

HUNTER

SOLDATS D'ELITE

TOME 3



AUDREY MARTINEZ

EXTRAIT

« L'engagement est ce qui transforme une promesse en réalité. »

Abraham Lincoln

- PROLOGUE -

HUNTER



J'attrape mes jumelles pour observer la montagne la plus proche. Des mouvements ont été aperçus aux alentours depuis que nous avons attaqué les deux bâtiments. Nous avons pour mission de libérer des jeunes filles kidnappées dans une école privée du pays. Trois Américaines, une Française et une Canadienne faisaient partie des fillettes.

Je me jette derrière un véhicule lorsque de nouveaux tirs résonnent dans la vallée.

— Sniper ? demande Ghost dans la radio.

— Ils sont une quinzaine, lourdement armés.

Sniper est en position haute pour nous couvrir, ce qui s'avère utile dans l'état actuel des choses.

Les coups de feu reprennent, je me mets en place et tente d'abattre quelques ennemis, même si ma visibilité est mauvaise.

J'aperçois les gars, un peu plus loin, qui essaient de faire évacuer les jeunes filles, mais notre emplacement, au fond d'une cuvette et à découvert, n'est pas propice à une extraction d'urgence. Les fillettes sont terrorisées et en proie à la panique, ce qui n'aide en rien.

— Putain, il faut se sortir de ce merdier. Les renforts ne seront pas là avant une heure.

— Une éternité, maugrée-je. Couvrez-moi, je vais tenter une diversion.

— Hunter, grogne mon chef d'équipe.

— On rentre tous à la maison, réponds-je en souriant.

La phrase que Ghost nous adresse avant chaque mission.

— Le seul jour facile était hier, ajoute Ace, en riant.

Dans ce genre de situation, je suis soulagé d'avoir les gars auprès de moi.

Je lance deux grenades fumigènes pour dissimuler mon avancée. Les détonations ne s'arrêtent pas, mais ils tirent à l'aveuglette, ce qui m'offre une fenêtre suffisante pour atteindre le véhicule. Je démarre en faisant le plus de poussière possible et me place entre le groupe et nos assaillants. Ghost et Blue en profitent pour éloigner les fillettes et les cacher à l'arrière du second bâtiment, qui se trouve être protégé par la montagne attenante.

Je sors du véhicule et me place près de la roue pour tirer sur deux tingos qui dévalent la colline.

— Ace !

Je me tourne en entendant le cri de Blue et aperçois mon coéquipier au sol. Blue saisit son gilet pour le tirer en arrière.

— Rapport de situation, aboie Ghost dans nos oreillettes.

— Ace est touché à la cuisse, et il est inconscient. Choc à la tête.

— Merde !

Au moment où je m'apprête à revenir sur mes pas pour les aider, je perçois un sifflement que je ne connais que trop bien. Avant que j'aie pu me mettre à couvert, l'explosion me perfore les tympans tout en brouillant mes sens. Je me retrouve projeté au sol, cloué sous un poids lourd. Je bouge mes bras, puis me frotte le visage tentant de démêler mes pensées.

— Hunter ! Putain, Hunter !

J'ai l'impression d'avoir du sable dans la bouche. Je tousse puis essaie de mouvoir mes jambes, mais elles sont bloquées. La bonne nouvelle, c'est que je sens tous mes membres. La mauvaise, c'est que je sens tous mes membres. Tous. Même les endroits qu'on ne soupçonne pas. Et pourtant, j'ai subi de nombreuses blessures au cours de ma carrière.

— Merde, mec.

Ghost se laisse tomber à mes côtés et tente d'évaluer la situation.

— Tu peux bouger ?

— Mes jambes sont coincées.

— OK. Blade, j'ai besoin d'aide, aboie-t-il dans la radio.

Mon coéquipier nous rejoint quelques secondes plus tard, le regard inquiet, ce qui est rare.

— Fallait que tu joues les cascadeurs, mon frère.

Je ricane, puis tousse dans la foulée.

— Aide-moi, lance Ghost en se déplaçant.

Je jette enfin un coup d'œil à mes jambes et me rends compte que je suis bloqué par un bloc de béton et un bout de carcasse du véhicule. Ces salopards ont envoyé une roquette qui a dégommé toute la zone. Finalement, la voiture m'a protégé, sans quoi, je ne serais plus de ce monde.

— Putain, ça ne bouge pas, trouve un truc pour faire levier.

Je regarde autour de nous, et je remarque que les tirs se sont calmés, mais les assaillants semblent se regrouper pour passer à nouveau à l'attaque.

— Les jeunes filles ? demandé-je.

— À l'abri, pour l'instant. Il y avait aussi deux femmes.

— On doit se déplacer rapidement, souffle Blade.

— Vas-y ! grogne Ghost en poussant de toutes ses forces.

— Ça ne bouge toujours pas !

Du coin de l'œil, j'aperçois du mouvement.

— Tangos en approche, dis-je difficilement.

Ghost s'acharne sur ce qui bloque mes jambes, en vain. Les ennemis se rapprochent dangereusement et toute mon équipe est en danger.

— Ghost, vous devez partir.

— Hors de question !

Il abat tout son poids sur la carcasse, suant à grosses gouttes sous la chaleur environnante.

— Blade. Vous. Devez. Partir, insisté-je.

— Un SEAL n'abandonne jamais un autre SEAL, répond mon coéquipier.

— Putain de têtes de mules !

— Il faut que Blue vienne nous aider.

— Non ! affirmé-je. Ghost, regarde-moi !

Mon chef d'équipe m'ignore alors que les tirs reprennent.

— Ghost ! crié-je.

Il me regarde enfin, et la terreur dans ses yeux me prend aux tripes. On a traversé beaucoup d'emmerdes au fil des années. On était dans la même unité alors qu'il n'était pas encore notre chef, mais même si on s'y prépare, quand la fin nous tombe sur le coin de la gueule, ça fait mal.

— Ace a besoin de soins. Si vous restez, on va tous être tués ou faits prisonniers. Il est blessé, il ne supportera jamais la torture. Sans compter que les jeunes filles seront emmenées. C'est ce que tu veux ?

— Je veux toute mon équipe à la maison, je ne t'abandonnerai pas, affirme mon ami.

— Tu n'as pas le choix. Pense à Mia, à Alyssa, Ayden ou Madison.

— Tu es injuste, putain, ils connaissent les risques.

— Tu peux l'éviter. Si vous restez, on y passe tous. Si vous partez maintenant, vous avez une chance de ramener les filles chez elles et tous les gars à la maison.

— Pas sans toi.

Blade est obligé de se replacer pour tirer sur nos ennemis.

— On se fait encercler, annonce Sniper dans la radio. On doit bouger.

— Partez, Ghost. Maintenant !

Il ferme les yeux, un instant, les lèvres pincées. Je sais qu'il ne veut pas me laisser, mais il y a trop d'enjeux pour qu'un seul d'entre nous mette

toute l'équipe en danger.

— Ça va aller, dis-je. Quoi qu'il arrive, je suis prêt.

Et c'est vrai. J'ai envie de vivre, mais si je dois mourir aujourd'hui, alors je mourrai.

— Merde, murmure Ghost en rouvrant les yeux. On reviendra te chercher. Où que tu sois, c'est clair ?

Je hoche la tête.

— Déconne pas, Hunter. Tu dois tenir le coup.

S'ils me gardent, ils vont me torturer. J'en ai conscience, et même si nous acceptons tous l'idée de mourir, je ne suis pas prêt à me tirer une balle pour éviter d'être fait prisonnier.

— Je sais.

— Commencez à déplacer le groupe, annonce-t-il dans la radio.

Ils vont probablement devoir porter Ace, ce qui va les ralentir.

— Si jamais. Mes parents, mon frangin...

— Non ! Pas de ça. On dépose les filles et on revient. Fais le mort. Si tu n'es plus là, crois-moi, je retournerai ce putain de pays jusqu'à ce que je te trouve.

Il appuie son front contre le mien, la main sur ma nuque.

— Accroche-toi, mon frère. Ne nous lâche pas.

J'acquiesce, la gorge nouée. Putain, je me voyais pas finir comme ça, écrasé sous un bloc de béton, à la merci de ces connards, sans possibilité de me défendre.

— Laissez-moi un flingue, dis-je tandis qu'il se relève, toujours couvert par Blade.

Il hoche la tête et attrape son arme de secours avant de me la glisser dans la main droite.

La mâchoire contractée, il me regarde longuement avant de tourner les talons tout en aboyant des ordres dans la radio. Je ferme les yeux quelques

secondes puis les rouvre pour m’assurer qu’ils quittent bien la zone.

— Ce fut un honneur, mes frères, murmuré-je.

MEGAN



L'homme m'attache les poignets et me traine vers une camionnette où attendent déjà deux autres femmes. Les yeux bandés, les mains liées, elles sont affalées sur le sol. Je fais un pas en arrière, comprenant bien que si j'entre dans le véhicule, je ne vais pas m'en sortir, mais mon kidnappeur saisit brutalement mon bras pour me faire avancer. J'écarquille les yeux en voyant ce qu'il tient entre ses doigts. Je veux l'éviter, mais je suis coincée. Avant de pouvoir réagir, il plante la seringue dans mon cou en ricanant.

Oh non, non, non.

Pas ça.

Je jette des coups d'œil anxieux autour de moi pour essayer d'évaluer la situation, la main posée sur ma peau meurtrie. J'ai peut-être une chance de fuir. Lorsqu'il me somme d'avancer, je pousse un cri de rage, et le repousse violemment avant de piquer un sprint dans la direction opposée. La route de sable n'est pas très isolée et mène directement à la ville. Je n'étais franchement pas loin des habitations, je voulais simplement photographier quelques paysages, et la ville, vue de l'extérieur. *Quelle mauvaise idée.* Mon guide s'est tiré dès que les types sont arrivés. Il n'a rien fait pour m'aider. Rien du tout. Je cours de toutes mes forces, combattant la poussière, la chaleur, le soleil et la peur. C'est mon unique chance, je le sais. Lorsque deux voix se rapprochent, je redouble d'efforts, même s'il n'est pas évident de courir les mains attachées. Mes espoirs

s'évanouissent quand l'un des types me plaque violemment. Je m'effondre sous son poids, ayant le réflexe de protéger mon visage avec mes avant-bras pour ne pas me fracasser la tête sur le sol. Il me retourne et me gifle avec force avant de saisir mes cheveux pour me redresser. À moitié sonnée, essoufflée et terrifiée, je me laisse emmener vers le véhicule alors que mes jambes commencent à faiblir.

Quelle idiote.

Droguée, je n'aurais pas pu aller bien loin.

Encadrée par les deux hommes, je suis jetée dans la camionnette, puis les portes se referment dans un claquement sinistre. Je m'affale contre la paroi métallique, luttant contre mon envie de dormir.

Lorsque le véhicule démarre, je regarde mes compagnes de voyage. Elles ne semblent pas en meilleur état que moi. Je me frotte le visage et tente de repérer le trajet. *Comme si c'était possible.* Je ne suis pas une super espionne, juste une photographe qui vient de s'attirer de gros ennuis. La chaleur m'étouffe, le débardeur noir, que j'ai mis sous ma chemise kaki, colle à ma peau. Je m'évente, soulagée de porter un pantalon fluide, et non un short. Même si j'ai chaud, je préfère être couverte vu les circonstances.

Au bout de quelques minutes supplémentaires, mes yeux se ferment d'eux-mêmes. Je lutte, mais l'envie de dormir est trop forte. Je referme ma chemise du mieux possible et me cale au fond de la camionnette, priant pour que mon cauchemar prenne fin rapidement.

* *

*

HUNTER



J'entends ce hurlement. Encore.

Depuis que je suis ici, je n'entends que ça. Des hurlements des gémissements.

De la douleur.

De la peur.

De la résignation.

C'est mon état actuel. Allongé sur le sol de ma cellule miteuse, je peine à apercevoir le mur en face de moi, tant il fait sombre. Les cris cessent et je perçois le bruit caractéristique d'un corps qu'on traîne avant de le jeter dans un coin comme un vulgaire sac.

Je l'ai subi à de nombreuses reprises. J'aurais préféré qu'il n'y ait personne d'autre. D'un autre côté, pendant qu'ils les torturent, ils me laissent un peu de répit. C'est triste à dire. C'est cruel. Dégueulasse même. Mais je me contente de survivre.

Je lutte depuis presque deux mois si mes comptes sont exacts. C'est difficile à évaluer puisque je n'ai que peu de moyens de repérer les moments de la journée. J'ai également perdu connaissance à quelques reprises. J'ai beau être massif, le corps a aussi ses limites. C'est ma tête qui mène le combat depuis plusieurs jours, sauf que même ma tête commence à souffrir.

Je tente de lever mon bras pour me frotter le visage, mais chaque mouvement m'envoie une flopée de pics de douleur dans le corps.

Comme à chaque fois que je suis au bout du rouleau, je pense à mon frangin, à mes parents, et à mes coéquipiers. Je sais qu'ils ne m'ont pas

abandonné, je le sens au fond de mes tripes. Ce n'est pas dans notre ADN d'abandonner un frère, mais les chances de me retrouver sont minces, j'en ai conscience. Après m'avoir sorti des décombres, les enfoirés m'ont transporté pendant un long moment. J'étais à moitié dans les vapes, incapable de me repérer. Puis ils m'ont jeté dans ce trou. J'ai l'impression qu'on est dans un bâtiment sous terre. Je croyais que c'était une grotte, mais vu la structure, je n'en suis plus très sûr. Je me tourne sur le ventre puis rampe jusqu'au mur pour m'y adosser. Ils ne sont pas venus me chercher depuis trois jours, je sais que ça va bientôt être mon tour. J'encaisserai. Encore. Mais pour quoi faire ? Dans quel but ? Souffrir le jour suivant ? Attendre ? Garder espoir ? Est-ce que je serai encore capable d'être SEAL en rentrant ? Est-ce que mon corps me le permettra ? Est-ce que ma tête me le permettra ? Les tortures font des ravages. Je le sais. Dans l'équipe on y est tous passés au moins une fois, mais deux mois, c'est ma plus longue détention. Un calvaire, surtout sans mes coéquipiers pour me soutenir. D'un autre côté, je suis bien content qu'ils ne soient pas dans les parages. Ils sont en sécurité, à la maison, auprès des leurs. C'est tout ce qui compte. Je n'aurais pas supporté de les entendre souffrir. Je n'aurais pas aimé qu'on se serve de moi pour les faire craquer et inversement.

Je ne regrette rien.

Je me réveille en sursaut en percevant le bruit métallique de la grille. Dormir, récupérer, c'est tout ce que je peux faire pour passer le temps et tenter de tenir un jour de plus. Deux gardes se précipitent vers moi et m'attrapent par les bras pour me relever. Ils me trainent vers la salle de torture en me criant dessus. Comme toujours, je ne réagis pas. Je n'ai pas prononcé un mot. Pas un seul. Ils me poussent violemment sur une chaise puis m'attachent les poignets et les chevilles avant de se remettre à hurler. Des questions, des insultes, des questions, des insultes. Toujours le même

procédé. Au départ, ils posaient des questions sur l'emplacement des jeunes filles que nous avons sauvées, puis sur la façon dont on a réussi à les trouver. J'étais soulagé de savoir que mon équipe s'en était sortie. Mais ils ont continué à me torturer pour avoir des réponses. Honnêtement, je ne sais pas pourquoi ils ne m'ont pas encore tué. Ils ont bien compris qu'ils ne tireraient rien de moi. J'imagine que ça les éclate de se déchaîner sur des soldats américains. Avec ma carrure, j'ai de la marge, mais je faiblis aussi plus vite. J'ai perdu pas mal de kilos et de masse musculaire. J'ai bien tenté de me tenir en forme au début, mais au fil du temps, je n'ai plus pu. Aujourd'hui, ce n'est pas la faim qui me tiraille, mais la soif. Ma cellule est humide, parfois un filet d'eau s'écoule sur la paroi, ce qui me maintient en vie. Il est même arrivé qu'ils me filent une bouteille pour que je ne claque pas trop vite, mais c'est bien insuffisant.

Les coups de poing s'enchainent, puis les coups de bâton, et les brûlures. J'ai eu droit à toutes sortes de tortures, mais la pire a été le waterboarding. J'ai beau aimer l'eau, le simulacre de noyade, c'est une épreuve que je ne souhaite à personne.

Je fais le vide et dissocie mon esprit de mon corps. C'est le seul moyen de supporter la douleur. Je pense à mon frère, à mes parents, au ranch dans lequel ils vivent heureux. Je pense à mes coéquipiers, à nos barbecues, au sourire de Mia, à la gentillesse d'Alyssa, aux éclats de rire de Madison et à la curiosité d'Ayden. Tous ces êtres qui comptent pour moi et qui m'aident à affronter chaque seconde de cette horreur.

Lorsque je sens le contact du sol froid sur ma peau, je soupire presque de soulagement. Je demeure allongé un moment, appréciant cette fraîcheur. J'aimerais quitter cette cellule maudite, mais après chaque séance de torture, c'est un cocon que j'aime retrouver. C'est désespérant, mais dans mon état actuel, je m'accroche à ce que je peux.

Puisant dans le peu d'énergie qu'il me reste, je fais un état des lieux,

tendant de voir à quel point je suis touché. Je grimace à chaque mouvement, mais je suis plutôt en bon état vu le temps que j'ai passé ici. Ça aurait pu être bien pire. Ça aurait *dû* être bien pire. Et luxe ultime, ils m'ont laissé mon boxer. D'ailleurs, quand ils m'ont sorti des décombres, j'ai cru avoir la cheville brisée, mais ce n'était pas le cas, mes jambes étaient simplement douloureuses d'avoir été bloquées sous les gravats.

Je ne sais pas combien de temps je demeure immobile, mais suffisamment pour sursauter en entendant la grille de la cellule voisine s'ouvrir. Depuis que je suis enfermé, je suis isolé et loin des autres. Il y a bien eu un type une fois, mais il n'est pas resté longtemps. Je crois qu'il n'a pas tenu le coup ou qu'ils l'ont exécuté. J'essaie de ne pas y penser. On pousse quelqu'un à l'intérieur, puis la grille se referme. J'attends quelques secondes, cherchant un indice, un signe, un bruit, mais je ne perçois rien.

Je me relève difficilement et m'adosse au mur. Je me demande si je n'ai pas imaginé cette présence lorsqu'enfin un mouvement se fait entendre. Un léger gémissement, puis un frottement de tissu.

— Allez, Megan, entends-je murmurer.

Je fronce les sourcils. Est-ce qu'il y aurait plusieurs personnes ?

— C'est juste un cauchemar, tu vas te réveiller dans le lit de ta chambre d'hôtel avec un coup dans le nez.

C'est une femme. Seule, a priori.

Un piège ? Ce ne serait pas la première fois qu'ils utilisent une femme pour nous amadouer.

Je souffle en me déplaçant légèrement pour soulager ma jambe.

— Il y a quelqu'un ?

Je ferme les yeux et cesse tout mouvement.

— S'il vous plait, je...

Elle s'interrompt et inspire brusquement. Un cri se fait entendre de l'autre côté du couloir, puis un autre, et encore un autre.

— Oh mon dieu... murmure-t-elle. Non, non, non, non, non...
Malheureusement, on ne peut pas y échapper.

MEGAN



Des voix résonnent autour de moi, mais je suis incapable d'ouvrir les yeux. Le corps lourd, je ne parviens même pas à remuer un orteil.

Je tente de faire le point sur la situation, mais mes pensées sont embrouillées.

Mon cœur se met à battre frénétiquement dans ma poitrine quand tout me revient en mémoire. Mon début de journée, mon enlèvement, ma tentative de fuite, la drogue.

Oh bon sang ! Je suis toujours dans cette foutue camionnette, mais elle semble à l'arrêt. Des voix se rapprochent puis les portes s'ouvrent, laissant la lumière inonder les lieux. Même avec les yeux fermés, j'ai l'impression d'être éblouie. J'entends des pas près de moi, puis le bruit de corps qu'on traîne sur le sol.

Les autres femmes...

Je me crispe en sentant des doigts envelopper mes chevilles et retiens un cri lorsque mon dos racle la surface rouillée.

Je ravale un gémissement lorsqu'on me jette sur une épaule comme un vulgaire sac de patates, à deux doigts de vomir quand des mains caressent mes fesses.

Le calvaire ne dure que quelques minutes, puis nous pénétrons dans un lieu plus sombre. L'odeur nauséabonde attaque mes narines. Je tente de plisser les yeux pour apercevoir l'endroit, mais mes paupières sont sacrément lourdes. L'humidité me donne des frissons après la chaleur

étouffante de l'extérieur. J'entends une grille métallique, puis je suis déposée maladroitement sur le sol. Ils ne m'ont pas jetée comme un objet, je devrais m'estimer heureuse. Je m'attends au pire pendant quelques secondes, mais finalement, la grille se referme et deux silhouettes s'éloignent. Je me retourne pour m'asseoir et remarque que mes mains ne sont plus attachées. Je gémis quand mes muscles se réveillent, incapable de contrôler mes mouvements.

— Allez, Megan, m'encouragé-je.

Je me redresse et m'appuie contre le mur. J'ouvre franchement les yeux, mais ça ne change pas grand-chose, il fait tellement sombre que je vois à peine l'espace autour de moi.

Je les referme vivement, comprenant que la situation est grave.

— C'est juste un cauchemar, tu vas te réveiller dans le lit de ta chambre d'hôtel avec un coup dans le nez.

Je rouvre les yeux, mais rien n'a changé. Je suis bien prisonnière dans une satanée cellule. Je tourne brusquement la tête en entendant un bruissement de l'autre côté du mur.

— Il y a quelqu'un ?

Aucune réponse.

— S'il vous plait, je...

Je m'interromps et inspire par à-coups lorsqu'un cri d'homme résonne dans le couloir. Suivi d'un autre, et encore d'un autre.

— Oh mon dieu... murmuré-je.

Est-ce que je vais être torturée ? Je n'ai pas les épaules pour supporter ce genre de violence.

— Non, non, non, non, non... répété-je en paniquant.

Plaquée contre le mur, les jambes repliées contre ma poitrine, je me bouche les oreilles pour atténuer les bruits. En vain. Je chantonne pour couvrir les cris et tenter de m'évader de ce lieu maudit.

Pourquoi moi ?

Pourquoi maintenant ? Après tant d'années à parcourir le monde.

Je ravale les larmes qui menacent de couler, consciente que je dois maîtriser mes émotions pour tenir le coup.

Quelqu'un va bien finir par me chercher. Si je perds espoir, je perds tout.

Au bout de minutes interminables, je découvre mes oreilles et me rends compte qu'il n'y a plus de bruit, en dehors de quelques gémissements. Je me rapproche à nouveau du mur pour tenter de percevoir le moindre mouvement. Peut-être y a-t-il un autre prisonnier à côté ?

— Il y a quelqu'un ? demandé-je une nouvelle fois.

Aucun mouvement, aucune réponse.

J'ai peut-être tout imaginé, trop désireuse de ne pas être seule.

Quelques heures plus tard, somnolente, je sursaute lorsqu'on ouvre la grille de ma cellule. J'ai tenté d'en faire le tour. Ce qui fut rapide. Environ six mètres carrés. J'ai la chance d'avoir un seau et un petit matelas au sol. Crasseux, mais il a le mérite d'exister. Les parois sont en pierre et en terre. Tout est affreusement humide comme dans une grotte. Cette grille est la seule ouverture. J'ai tenté de la frapper, de la tirer, de la secouer, en vain.

L'endroit est sombre. Aucune lumière ne filtre, ce qui n'aide pas à se calmer. D'un autre côté, il vaut peut-être mieux ne rien voir. Je n'ai pas peur des bestioles, mais il y a des limites à ce que je peux supporter. J'ai crapahuté dans de nombreux pays, j'ai rencontré des tribus isolées, j'ai touché des dizaines d'espèces différentes, mais ici, on n'est plus en mode découverte.

Un type, équipé d'une lampe torche, approche et me jette un petit sac, tout en ricanant quand je recule pour me plaquer contre la paroi opposée. Son acolyte est armé d'un fusil qu'il braque dans ma direction. Comme si je pouvais me battre contre deux hommes. Je ne suis pas une militaire ni

une combattante. C'est presque risible. Celui qui est entré ne prononce pas un mot et tourne les talons avant de m'enfermer à nouveau. La lumière se dissipe tandis qu'ils s'éloignent dans le couloir. Je remarque qu'ils n'ont déverrouillé aucune autre grille, ce qui signifie que je suis vraiment seule. J'hésite à ouvrir le sac, je ne veux pas leur faire ce plaisir, mais la curiosité l'emporte. Je m'approche en tâtonnant, puis saisis le sac que je rapproche de moi. Il s'agit d'un petit sachet en plastique. Rien d'extraordinaire. Je dénoue le lien et en extrais une bouteille d'eau. J'ai tellement soif que j'aurais pu lécher l'eau sur le sol. En la dévissant, je me rends compte qu'elle est neuve. Une bonne nouvelle. Je bois quelques gorgées et décide de l'économiser au cas où ils ne m'en fourniraient plus. J'attrape ensuite un sandwich à la viande et un paquet de chips. Je fronce les sourcils, surprise par ce traitement. D'après ce que je sais, les prisonniers ne sont pas chouchoutés et mangent peu, voire pas du tout.

Qu'est-ce que ça signifie ?

J'ai le ventre noué, mais je fais un effort. Je vais avoir besoin d'énergie pour affronter toute cette situation.

* *

*

HUNTER



Je me redresse en entendant des pas dans le couloir. J'aperçois une petite lumière, probablement une lampe torche, qui éclaire partiellement la grille. Rien de suffisant pour y voir clairement, mais mes yeux ont fini

par s'habituer à la pénombre. Je me crispe en me demandant s'ils reviennent pour moi. Je n'ai pas pu reprendre des forces, même si sans nourriture, je n'y parviens pas réellement.

Mes sourcils se froncent lorsqu'ils ouvrent la grille adjacente. Posant la main contre le mur, je guette chaque bruit, priant pour qu'ils ne la torturent pas. C'est déjà difficile d'entendre les hommes hurler de douleur. Des soldats, des journalistes, des civils, je ne sais pas vraiment, mais les femmes... Je suis d'un naturel protecteur, et dans ces conditions, je n'ose imaginer ce qu'il adviendrait d'une femme, que je pense être américaine. Le front appuyé contre la paroi, je soupire de soulagement lorsqu'ils quittent la cellule. Quelques minutes plus tard, j'entends le signe distinctif d'une bouteille d'eau puis d'un sachet que l'on ouvre. Ils lui ont apporté à boire et à manger. Tant mieux pour elle, mais pourquoi ? A-t-elle des informations ? A-t-elle de la valeur ? Au point de la traiter correctement ? Enfin, correctement est un bien grand mot.

Quand l'odeur me parvient aux narines, je pince les lèvres pour ne pas céder à l'envie de défoncer le mur. La faim m'a quitté, il y a plusieurs jours, pour laisser place à une déshydratation et à de l'épuisement, mais cette odeur ne me laisse pas indifférent. Je m'appuie contre la paroi et me laisse glisser au sol.

Perturbé par les émotions qui m'assaillent, je décide de briser le silence.

— Tu es américaine ? demandé-je.

Elle pousse un cri de surprise, puis je l'entends se précipiter vers le mur.

— Oui. Et toi ?

— Oui.

Je me racle la gorge, tentant presque de me rappeler comment on s'adresse à une personne. C'est idiot, mais depuis des semaines, je vis dans mon propre esprit et dans mes souvenirs. Ma voix est si rauque que parler me brûle le larynx.

— Est-ce que ça fait longtemps que tu es là ? demande-t-elle.

— Environ deux mois, je crois.

Elle inspire brusquement.

— Est-ce que tu tiens le coup ?

J'ai envie de rire, mais je m'abstiens.

— Si on veut.

— Je ne suis là que depuis quelques heures et je suis déjà au bord de la panique.

Je me frotte le visage, comprenant son désarroi. En tant que SEAL, j'ai été formé. On est préparés à toute éventualité, même si la réalité dépasse souvent l'entraînement. Mais pour une civile, parce qu'il me semble que c'en est une, ce doit être terrible.

J'ai une pensée pour la douce Mia qui a dû traverser cette épreuve quelques mois auparavant. Entrer dans cette hutte et la sauver des griffes de trois connards qui étaient sur le point de la violer a été l'une des plus belles choses que j'ai faites dans ma vie. Sans compter qu'elle est tombée amoureuse de mon coéquipier.

— Est-ce que... est-ce que tu es militaire ?

— Oui, réponds-je honnêtement.

— Oh mon dieu ! Ils te torturent, c'est ça ? J'ai entendu le type crier tout à l'heure. Il y a d'autres soldats ici ? Tes coéquipiers ? Oh, non, non, non, je ne supporterai jamais la torture. Je ne suis que moi, murmure-t-elle, sa voix se brisant sur ce dernier mot.

— Calme-toi, Megan, dis-je le plus paisiblement possible. Jusqu'à présent, il n'y a pas eu de femmes. Les autres sont peut-être militaires, mais ce ne sont pas mes coéquipiers.

— Ils te torturent ? répète-t-elle.

— Oui.

Je l'entends glisser le long du mur avant de s'asseoir au sol.

— Je crois que je vais vomir.

Elle inspire avant de reprendre plus fermement.

— Non ! Je ne dois pas me plaindre. Je suis désolée, ta situation est pire que la mienne.

Je souris en secouant la tête. J'adore son caractère, c'est un vent de fraîcheur dans ces conditions.

— Ne t'excuse pas. Tu as le droit d'avoir peur.

Elle ne répond pas tout de suite, mais ce silence n'est pas angoissant, il m'apaise.

— Tu as peur, toi ? murmure-t-elle finalement.

— Oui, mais pas pour moi. Je n'ai pas peur de mourir, même si j'aime la vie. J'ai peur pour mes amis, pour mon frère, pour mes parents. Peur qu'ils ne sachent jamais, peur qu'ils souffrent, peur que mes coéquipiers ne se pardonnent jamais ma capture. Peur pour les autres prisonniers, comme toi.

— Tu as des gens qui tiennent à toi.

Je hoche la tête, même si elle ne peut pas me voir.

— Oui, et j'aimerais les retrouver, mais après deux mois, je crois que l'espoir s'est étiolé.

J'inspire avant de reprendre.

— Je suis prêt à mourir, je l'étais quand ils m'ont capturé, je le suis encore aujourd'hui. J'ai tenu bon, je l'avais promis, mais je n'ai pas envie de vivre cette situation pendant des mois ou des années.

— Mais tu ne peux pas mourir, tu es un héros ! s'exclame-t-elle.

— Je ne suis qu'un homme. Ma vie n'a pas plus de valeur qu'une autre. Que la tienne.

Des pas se font entendre plus loin dans le couloir, ce qui nous oblige à cesser toute conversation.

— Comment connais-tu mon prénom ? demande-t-elle quand les pas

s'éloignent.

— Je t'ai entendu le dire quand tu es arrivée.

— Tu... tu peux me dire ton nom ?

— Hunter.

— Hunter, répète-t-elle. C'est un nom de code ?

Je m'esclaffe.

— Un surnom, simplement. Tout le monde m'appelle comme ça.

— Oh, d'accord. Eh bien, Hunter, je m'appelle Megan Pearson, j'ai 32 ans, et je suis ravie de te rencontrer. Enfin, je suis contente de ne pas être seule dans ce trou, même si je préférerais que tu n'y sois pas avec moi.

Elle se tait, puis reprend.

— Non, attends, tant qu'à faire, je préférerais qu'aucun de nous n'y soit. On serait plutôt au bord de la piscine de l'hôtel à siroter un cocktail en flirtant légèrement comme deux adultes qui souhaitent passer une bonne soirée. Tu aimes les cocktails ?

J'ai envie de rire de cette conversation incongrue, mais c'est un vent de fraîcheur.

— Je préfère la bière, ou un verre de whisky de temps en temps.

— Oh, ouais, une boisson bien virile, du genre, me casse pas les pieds ou je te casse la tête. Moi, je suis plutôt cocktails avec des petits parasols colorés. Mais bon, on flirterait quand même. Enfin, non peut-être que tu es marié et tout ça, c'est juste une illusion, je ne te drague pas.

— J'ai compris. Et je ne suis pas marié, ni en couple, alors je flirterais volontiers avec toi.

Elle rit puis soupire.

— J'ai peur, ajoute-t-elle au bout d'un moment.

— Je sais. Mais je pense que tu es plus forte que ce que tu imagines. D'autres auraient pleuré, crié, paniqué, mais toi, même si tu as peur, tu parviens à te contenir. Tu as les épaules pour tenir le coup.

— J'aimerais te croire.

Je me déplace pour boire l'eau qui s'écoule le long du mur avant de me rasseoir près de Megan. Je n'ai plus autant parlé depuis des semaines.

— Qu'est-ce que tu faisais dans ce pays ? demandé-je.

— Je suis photographe professionnelle. Je voyage à travers le monde pour faire des photos de peuples, de paysages, des reportages. Je suis ici depuis trois semaines et je n'ai eu aucun problème, mais bon, comme on dit, il suffit d'une fois.

Elle soupire avant de se déplacer pour fouiller à nouveau dans le petit sac.

— Et toi ? Tu étais en mission, j'imagine. Enfin tu n'as peut-être pas le droit d'en parler.

Je hausse les épaules.

— Oui, j'étais en mission. J'ai été coincé sous du béton après une explosion. Mes coéquipiers ont dû évacuer les personnes que nous étions venus sauver. Malheureusement, ils n'ont pas eu le temps de revenir me chercher.

— C'est horrible, est-ce qu'ils ne pouvaient pas t'aider ? Te libérer ?

— Ils ont fait tout ce qu'ils ont pu. La situation était tendue. On n'allait pas sacrifier des civiles terrorisées et toute mon unité, juste pour moi. Je leur ai demandé de partir.

— Tu es un héros, j'avais raison, murmure-t-elle.

MEGAN



Deux jours.

Deux jours que je suis ici.

La première fois que j'ai dû faire mes besoins dans le seau, j'ai cru mourir de honte. Surtout avec Hunter à quelques pas de moi.

Bien sûr, il n'aurait rien dit. Mais c'était gênant, et humiliant. J'ai d'ailleurs encore plus honte d'avouer avoir attendu les cris d'un prisonnier pour m'y rendre.

J'ai eu à manger chaque jour. Juste une fois, mais c'est déjà pas mal, en revanche, j'ai l'impression qu'Hunter ne bénéficie pas du même traitement, ce qui m'oblige à me questionner.

Avec mon compagnon de galère, nous avons discuté. Beaucoup. C'est idiot, mais nous n'avons que ça pour passer le temps. Ne pas être seul, pouvoir partager ses peurs, ses souvenirs, ses espoirs aide à s'accrocher. J'ai senti au fil de nos discussions qu'Hunter était à bout. Qui ne le serait pas après deux mois dans ces conditions ?

Il a beau être entraîné, être solide, c'est un être humain avant tout.

J'essaie de lui changer les idées, de le soutenir, même si je suis loin d'être aussi courageuse que lui. Mais ensemble, on a une chance.

Une chance de quoi ? Je ne le sais pas encore.

S'enfuir ? Je ne pense pas.

Patience en attendant notre libération ? Peut-être.

Hunter m'a affirmé que ses coéquipiers n'arrêteraient pas de le chercher.

Qu'on ne l'abandonnerait pas. Je veux bien le croire, vu la conviction avec laquelle il en parle, mais cela fait deux mois, et même lui commence à douter. Non pas de l'engagement de son équipe, mais plutôt de la possibilité de le localiser. Je n' imagine pas ce que doivent vivre ses amis, et sa famille.

De mon côté, je ne sais pas si quelqu'un va s'inquiéter. Mes parents m'ont eue très tard et ils sont morts quand j'étais à l'université. Je n'ai pas de proches en dehors de mon employeur et de mes collègues, mais je pars depuis si longtemps qu'ils sont habitués à des silences de plusieurs jours. Tout ce que je peux faire, c'est croiser les doigts pour être libérée en même temps que les autres. Il y a d'autres femmes ici, enfin si elles sont toujours là. D'autres soldats. D'autres prisonniers. Il y a encore un espoir.

De toute manière, c'est tout ce qu'il me reste. L'espoir.

— Tu es proche de ton frère ?

Il soupire.

— Oui, même si pendant un temps, on s'était un peu éloignés. Maintenant, on se parle plus souvent et on essaie de se voir régulièrement.

— Et tes parents ?

— Ils ont un ranch au Texas.

— Oh tu as grandi au Texas, c'est cool, je n'y suis jamais allée.

— C'est un coin génial. J'aime cette région. Si je n'appréciais pas autant ma vie et mon métier, j'y serais sûrement retourné.

Je me frotte le visage et glisse une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Tu crois qu'ils savent ce qu'il t'est arrivé ?

— Pas dans les détails, mais ils en ont sûrement été informés, oui. J'aurais aimé leur épargner cette épreuve.

— C'est la première fois ? demandé-je le cœur battant.

— Non.

Cette réponse veut tout dire. Je n'imagine pas le niveau de dévotion et de patriotisme qu'il faut pour faire ce métier.

— Et toi ?

— Je n'ai plus personne en dehors de quelques journalistes et photographes que je côtoie. Je voyage beaucoup et mes parents sont morts.

— Est-ce que tu as une idée du pays dans lequel on se trouve ? s'enquiert-il.

Je grimace, me sentant inutile, je n'ai aucune information valable.

— Non, ils m'ont droguée. J'étais au Kenya quand ils m'ont enlevée, je ne sais pas si on est toujours dans le coin.

— Ça m'étonnerait, j'ai été fait prisonnier au Tchad. Alors j'imagine qu'on se trouve entre ces deux pays, peut-être au Soudan.

— Et c'est une bonne chose ?

— Non.

Je soupire de désespoir. De toute manière, qu'importe le pays dans lequel on est, ça ne change rien à la situation.

— Ça va aller, Megan

Si seulement c'était vrai.

Je me crispe en entendant des pas dans le couloir. Je n'ai pas encore eu mon repas du jour, mais il est trop tôt. Hunter s'est assoupi après notre discussion. Il est de plus en plus faible, et j'imagine qu'il s'économise au maximum pour garder le peu de forces qu'il lui reste.

La lumière passe devant ma cellule pour s'arrêter devant celle de mon voisin. J'ai envie de crier, de hurler, mais il m'a expliqué qu'il valait mieux ne pas montrer notre *attachement*. Qu'ils pourraient se servir de moi pour le faire craquer et inversement. Ce qui n'empêche que je fulmine, je veux l'aider, le protéger de tout ça. Ils ouvrent sa grille et lui ordonnent de se

lever. J'ai la chance de comprendre plusieurs langues, apprises au gré de mes voyages. Au bout de quelques secondes, je les entends revenir. Je m'approche de la grille pour tenter d'apercevoir celui qui m'aide à traverser cet enfer. Lorsqu'il arrive devant ma grille, encadré par les deux tortionnaires, nos regards se croisent. Juste quelques secondes. La luminosité n'est pas suffisante pour percevoir les détails, mais c'est assez pour nous entrevoir. Il est très grand. Je ne doute pas que dans des conditions normales, il pourrait se débarrasser de ses assaillants. Mais pour aller où ? Et puis, dans son état, ce n'est plus possible. Je me retiens de courir vers la grille pour passer mes mains à travers et attraper les siennes. Dans ses yeux, je lis toute sa douleur, sa résignation, mais également une lueur de détermination. Je ne doute pas qu'il continuera à s'accrocher parce qu'il l'a promis, mais je comprends qu'il n'en puisse plus. Je porte les mains à mon cœur sans le quitter des yeux. Lui insufflant tout mon courage, tout mon soutien, toute mon amitié. Car sans nul doute, nous sommes devenus amis par la force des choses. J'en sais plus sur lui qu'à propos des personnes que je côtoie depuis des années.

La lumière s'éteint, tout comme les bruits dans le couloir. Je me laisse tomber à genoux, les yeux fermés, les mains croisées contre ma poitrine, guettant le moindre son. Au bout de quelques minutes, je perçois les cris des assaillants. Ils lui posent des questions sur l'armée, sa base, ses missions, ses coéquipiers. Ils lui parlent aussi de fillettes qu'ils auraient sauvées. C'était donc ça, sa mission ? Secourir des jeunes filles kidnappées ? Je soupire, dépitée par le fait que cet homme soit dans cette situation parce qu'il consacre sa vie à aider les autres.

Le temps semble s'arrêter pendant que j'écoute tout ce qui se déroule à quelques mètres de moi, et pourtant, je n'entends pas Hunter. Pas une seule fois. Pas un mot, pas un cri, pas un gémissement. Je pince les lèvres, consciente que s'il parle, il sera probablement abattu sur-le-champ.

Lorsqu'enfin les pas se rapprochent à nouveau, je me place au même endroit, mais le bruit est différent. Je hoquette en apercevant Hunter, il est porté sous les aisselles, la tête retombant sur son torse, les pieds trainant au sol. Il ne semble plus capable de marcher. Je ravale mes larmes pendant qu'ils le jettent dans sa cellule. Son corps chute lourdement sur la terre, puis les gardes repartent. Lorsque la lumière disparaît à nouveau, je me précipite contre la paroi.

— Hunter ! chuchoté-je assez fort pour qu'il m'entende. Hunter !

Je tape contre le mur, me moquant à présent qu'on me remarque.

— Hunter !

Je continue de frapper, tout en sanglotant. Je touche toutes les pierres, cherchant une ouverture, quoi que ce soit pour me permettre de le voir, de m'assurer qu'il est en vie. À force de m'acharner, de la terre tombe au niveau de mon ventre. Je me baisse et gratte jusqu'à apercevoir un bout de pierre chuter. Le mur est moins épais que ce que je pensais, mais ça ne change pas grand-chose, aucune autre pierre ne bouge. Je racle un maximum pour dégager le trou qui n'est pas plus grand qu'une boîte de mouchoirs et me mets à genoux.

— Hunter, je t'en prie, réveille-toi. Hunter ! insisté-je, dépitée.

J'essuie mon visage trempé de larmes et continue de murmurer son nom, espérant une réaction.

Lorsque des pas se font à nouveau entendre dans le couloir, paniquée, je remets le bout de pierre en place et étale la terre pour qu'on ne la remarque pas. Le garde entre dans ma cellule comme tous les jours. Sans un mot, il dépose mon repas et tourne les talons. Je devrais m'estimer heureuse qu'on m'ignore, mais j'aurais bien aimé comprendre pourquoi je suis ici. Quand il disparaît, je me jette sur l'ouverture et enlève la pierre. J'enfonce mon bras dans le trou avec force pour dégager l'autre extrémité, priant pour que rien ne tombe sur mon compagnon de prison. Lorsque tout est

débouché, j'insiste jusqu'à ce que je perçoive un grognement.

— Hunter ?

J'entends un bruissement, puis un gémissement.

— Je t'en prie, dis-moi si ça va, le supplié-je.

— Megan, murmure-t-il.

— Oui, oui, je suis là. Tu es blessé ? Je suis bête, bien sûr que tu es blessé.

Je ne sais pas quoi faire, je t'en prie, parle-moi.

Si ce que je ressens n'est pas de la panique, je ne sais pas ce que c'est. Je me sens impuissante et pourtant, j'aimerais pouvoir faire quelque chose, le prendre dans mes bras, soigner ses blessures.

— Ça va, m'assure-t-il.

Sa voix grave est suivie d'une toux sèche. C'est alors que je comprends que je peux l'aider, en quelque sorte.

— Attends.

Je me précipite vers le petit sachet et attrape la bouteille du jour. Je reviens vers le trou et la glisse à l'intérieur, pas trop fort pour qu'elle ne tombe pas de l'autre côté.

— Hunter, il faut que tu te relèves un peu, j'ai de l'eau pour toi. Fais un effort.

Il grogne. Je sens bien qu'il a envie de s'allonger et de dormir, mais il a peut-être une commotion, des blessures graves, des plaies. Je ne peux pas le voir, alors il doit rester éveillé pour m'assurer de son état.

— Hunter ! grondé-je. Allez ! Debout !

J'entends un bruissement, puis j'aperçois sa silhouette de l'autre côté.

— Comment as-tu fait ? s'étonne-t-il.

— J'étais inquiète pour toi. Et à force de taper le mur, j'ai découvert que cet endroit était plus humide et friable.

Je regarde mes mains en grimaçant, j'ai tellement frappé qu'elles sont à vif. Mais qu'importe, c'était pour la bonne cause.

— Garde l'eau, dit-il.

— Non ! Tu en as plus besoin que moi. Il me reste de l'eau d'hier et tu es blessé. Je t'en prie, bois. Tu dois garder tes forces pour sortir d'ici.

Il hésite, mais je ne cède pas, je veux qu'il sente ma détermination à l'aider. Il a besoin d'eau. Même si elle est tiède, c'est mieux que rien.

— Merci, souffle-t-il en faisant glisser la bouteille.

Lorsqu'il la repousse dans le petit trou, je fronce les sourcils.

— Garde-la, insisté-je.

— Non, il faut que tu la prennes de ton côté. Ils ne doivent pas s'en rendre compte.

Bien sûr, il a raison, je n'ai pas les réflexes d'un soldat.

— Comment te sens-tu ? demandé-je en la récupérant.

Je croise son regard et peux apercevoir des traces de sang sur son visage, malgré la pénombre.

— Hunter, murmuré-je.

— Je vais bien, ne t'inquiète pas.

— J'aimerais pouvoir faire quelque chose.

— Tu le fais déjà.

Je hoche la tête, peu convaincue.

— Comment fais-tu pour tenir le coup ?

— Minute après minute. Je n'ai pas le choix.

— Minute après minute, répété-je.

Il soupire et se laisse tomber contre le mur. Je ne le vois plus, mais je perçois sa respiration laborieuse.

— C'est tellement injuste.

Il ne répond rien, mais je ne perds pas de vue mon envie de l'aider.

J'attrape le sac et en sors le sandwich. Ils m'amènent tous les jours la même chose, mais je ne vais pas m'en plaindre. Je le glisse dans le trou suffisamment fort pour qu'il tombe de l'autre côté.

— Mange, Hunter.

— Hors de question.

— Oh que si, tu vas manger ! Tu es ici depuis longtemps, tu n’as ni eau ni nourriture. Tu es torturé et blessé. Je ne suis là que depuis quelques jours, j’ai pu manger et boire. Personne ne me fait de mal, alors tu obéis et ce n’est pas négociable !

Il soupire avant de me répondre.

— Bien, madame.

Je perçois le sourire dans sa voix, et cette idée me fait plaisir. Quoi qu’il m’arrive, j’aurais eu la chance de rencontrer un véritable héros. Un homme qu’une femme rêve d’avoir dans sa vie. Un homme que j’aurais aimé connaître dans d’autres circonstances pour nous donner la possibilité de vivre quelque chose. C’est idiot, peut-être ne nous serions nous pas entendus.

Mais une chose est certaine, Hunter m’aura marquée de manière indélébile.

Rendez-vous le 28 juin 2023
pour découvrir l’histoire dans son intégralité.



BIBLIOGRAPHIE



Maintenant et à jamais, romance dramatique, 2017

Contre vents et marées, romance contemporaine, 2018

La valse des souvenirs (Allie et Adam – Partie 1), romance, 2018

À fleur de cœur (Allie et Adam – Partie 2), romance, 2019

Allie et Adam (Intégrale), tranche de vie/romance, 2019

Un souffle de vie, tranche de vie, 2019

Étincelles de bonheur, tranche de vie, 2020

Le poids du silence, tranche de vie/romance, 2021

Landrat Sécurité, tome 1 : Nathaniel, romance suspense, 2021

Landrat Sécurité, tome 2 : Benjamin, romance suspense, 2021

Landrat Sécurité, tome 3 : Jeremy, romance suspense, 2022

Soldats d'Elite, tome 1 : Ghost, romance suspense, 2022

Soldats d'Elite, tome 2 : Ace, romance suspense, 2023